

## Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, membre de l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Les leçons de cette année nous ont permis, d'une part, d'achever l'« histoire du paradis » (terrestre) commencée depuis déjà plusieurs années ; et, d'autre part et par une suite logique, d'enchaîner une nouvelle étude consacrée aux croyances millénaristes dans l'Occident chrétien. Il s'est agi, on le sait, de l'espérance en une terre régénérée qui serait un nouvel Eden pour l'humanité. Le résumé que nous donnons ici traite successivement de ces deux versants de notre recherche.

### 1. *La « disparition du jardin enchanté » au siècle des Lumières*

Si nous sautons brusquement de 1667, date de la publication du *Paradis perdu* de Milton, à 1779, l'année où Buffon fait éditer ses *Époques de la nature*, nous mesurons combien le regard et le discours des intellectuels les plus en vue sur le jardin d'Eden et sur les premiers chapitres de la Genèse se sont modifiés. On a remarqué avec raison que, durant le siècle qui suit le chef-d'œuvre de Milton, se produit un effondrement à la fois de la production littéraire et des travaux d'exégèse se rapportant à Adam et Eve et au paradis terrestre. C'est donc surtout pour mémoire, en raison de son caractère tardif (1760), qu'il faut citer l'adaptation française du *Paradis perdu* que réalisa une poétesse de Rouen, M<sup>me</sup> Dubocage.

Ce qui caractérise l'époque des Lumières, relativement au thème que nous traitons ici, c'est une remise en cause progressive du contenu et de la véracité « historiques » du début de la Genèse. Des approches diverses mais finalement convergentes conduisirent à ce résultat. Mais elles ne firent que lentement leur chemin dans les esprits. Fait révélateur : le *Dictionnaire historique et critique* (1696-1697) de Bayle, qui voulait être, non seulement un sottisier des erreurs historiques du temps, mais aussi un travail de critique positive, s'exprime sur Adam et Eve en termes tout à fait traditionnels. On lit à l'article « Adam » :

« Adam, tige et père de tout le genre humain, fut produit, immédiatement de Dieu, le sixième jour de la création. Son corps ayant été formé de la poudre de la terre, Dieu lui souffla aux narines respiration de vie, c'est-à-dire qu'il l'anima et qu'il en fit ce composé qu'on appelle homme, qui comprend un corps organisé et une âme raisonnable. Le même Dieu qui avait produit Adam le plaça dans un beau jardin et pour le mettre en état d'imposer un nom aux animaux, il les fit venir à lui, puis il fit tomber sur lui un sommeil profond et lui ôta une côte de laquelle il forma la femme... Il y avait dans le jardin un arbre dont Dieu leur avait défendu de manger, à peine de la vie. Cependant la femme, séduite par un serpent, ne laissa pas d'en manger et de persuader Adam d'en manger aussi. Dès lors ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, et se firent des feuilles de figuiers cousues ensemble. Dieu vint leur prononcer la peine dont il voulait punir leur crime, les chassa du jardin et leur fit des habits de peau. »

Prudent, Bayle, au long de cet article, veut s'en tenir à « ce que nous savons de certain » sur le sujet. Il rejette donc une « infinité de choses que l'on a dites (d'Adam) et qui sont ou fausses ou très incertaines ». Il considère toutefois comme « probable » qu'il « sortit des mains de son créateur avec les sciences infuses » et qu'il était très beau. A l'article « Abel » il estime en outre que le premier péché eut lieu peu après la bénédiction nuptiale et donc qu'Eve « fut tentée et séduite aussitôt presque que formée ». Bayle ne met donc pas en cause le caractère « historique » des premiers chapitres de la Genèse.

La même remarque vaut pour *Le Christianisme raisonnable* que Locke publie d'abord anonymement en 1695. L'ouvrage constitue, certes, une contestation de la théologie traditionnelle selon laquelle « toute la postérité d'Adam est condamnée à des supplices éternels et infinis à cause du péché de ce premier homme, dont des milliers d'hommes n'ont jamais ouï parler et qu'aucun d'eux n'a autorisé à agir en son nom, ou à représenter sa personne ». Mais il ne doute pas que « l'état où était Adam dans le paradis terrestre, était un état d'immortalité et d'une vie sans fin et qu'il en fut privé le propre jour où il mangea du fruit défendu ». « Le paradis terrestre, écrit encore Locke, était le siège du bonheur aussi bien que de l'immortalité ; il n'y avait dans cet heureux séjour ni fatigue, ni chagrin à essayer ».

Quant à l'article « Adam » de l'*Encyclopédie*, le moins qu'on puisse en dire est qu'il se veut circonspect et même conservateur. Il fait, certes, remarquer qu'*Adam* signifie homme en général. Il rejette la création d'Eve à partir de la côte d'Adam, évacue les « fables » sur la beauté et la taille du premier homme, se refuse à fixer l'étendue de sa « science infuse » et à lui attribuer l'invention des lettres hébraïques. Mais pour l'essentiel l'article reprend, en plus bref, celui de Bayle et se révèle conforme à la théologie traditionnelle. Il y est dit :

« On peut voir dans la Genèse, ch. 1, 2, 3 et 4, toute l'histoire d'Adam ; comment il fut formé du limon et placé dans le paradis terrestre, et

institué chef et roi de la terre et des animaux créés pour son usage ; et quelle fut sa première innocence et sa justice originelle ; par quelle désobéissance il en déchet et quels châtimens il attirera sur lui-même et sur sa postérité. Il faut nécessairement en revenir à ce double état de félicité et de misère, de faiblesse et de grandeur, pour concevoir comment l'homme, même dans l'état présent est un composé si étrange de vices et de vertus, si vivement porté vers le souverain bien, si souvent entraîné vers le mal et sujet à tant de maux qui paraissent à la raison seule les châtimens d'un crime commis anciennement. Les payens eux-mêmes avoient entrevu les ombres de cette vérité, et elle est la base fondamentale de leur métempsycose, et la clé unique de tout le système du christianisme. »

L'article « Paradis terrestre » de l'*Encyclopédie* est donc, lui aussi, tout à fait classique. Il donne comme une certitude qu'Adam et Eve furent placés dans l'Eden après leur création. « Ils y demeurèrent pendant leur état d'innocence et en furent chassés dès qu'ils eurent désobéi à Dieu en mangeant du fruit défendu. » Vient ensuite la discussion des différentes localisations proposées au cours des âges et notamment par Hopkinson, Huet, Bochart et le P. Calmet, le sentiment de l'auteur de l'article étant qu'il était probablement situé en Asie. C'est donc plutôt en dehors des dictionnaires, même rédigés avec des intentions critiques, qu'il faut chercher les cheminements intellectuels qui conduisirent à mettre en doute le jardin d'Eden. Parmi ceux-ci viennent en première ligne l'évolutionnisme et l'œuvre de Buffon.

Quand on se souvient de tous les efforts tentés, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, par d'excellents esprits pour calculer au plus près l'âge de la terre et établir sa naissance entre 3928 et 4051 avant Jésus-Christ, on mesure le caractère révolutionnaire de l'évolutionnisme en train de naître et le rôle nouveau attribué à la longue durée dans l'histoire du monde. Lacépède, en 1800, caractérisait bien le nouvel esprit scientifique lorsqu'il invitait à interroger « la nature au nom du temps ». Cette étude du passé, assurait-il, nous révélera « les modifications successives de la matière organisée, vivante, animée et sensible ». Lacépède n'avait pas été pour rien l'élève de Buffon dont il faut rappeler la contribution décisive à la remise en cause de la chronologie tirée de la Genèse.

Se refusant à « mêler une mauvaise physique avec la pureté du livre saint », excluant le déluge biblique de l'histoire géologique globale de la planète, Buffon, dans son *Second discours...* publié en 1749, invitait à substituer aux explications catastrophiques l'étude des lentes transformations de la nature. « Des causes, écrivait-il, dont l'effet est rare, violent et subit ne doivent pas nous toucher ; elles ne se trouvent pas dans la marche ordinaire de la nature, mais des effets qui arrivent tous les jours, des mouvements qui se succèdent et se renouvellent sans interruption, des opérations constantes et toujours répétées, ce sont là nos causes et nos raisons ». Pour le sieur de Montbard, l'histoire de la terre était infiniment plus longue que celle de l'humanité : ce

qui ruinait, même si ce n'était pas clairement exprimé, l'application de la chronologie biblique à l'histoire de la nature.

« Nous ne pouvons, affirmait-il, juger que très imparfaitement, de la succession des révolutions naturelles... Il nous manque de l'expérience et du temps ; nous ne faisons pas réflexion que ce temps qui nous manque ne manque point à la nature ; nous voulons rapporter à l'instant de notre existence les siècles passés et les âges à venir, sans considérer que cet instant, la vie humaine, étendue même, autant qu'elle peut l'être par l'histoire, n'est qu'un point dans la durée, un seul fait dans l'histoire des faits de Dieu. »

Les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* connurent le succès et firent l'objet, en 1749-1750, de commentaires élogieux de la part des jésuites dans leur revue mensuelle, les *Mémoires* de Trévoux. En revanche les *Nouvelles ecclésiastiques*, organe semi-clandestin mais régulièrement publié du parti janséniste, firent « connaître le venin » distillé par le « Pyrrhonien » Buffon. Celui-ci fut accusé de considérer l'homme comme un animal et de contredire la Genèse. La Faculté de théologie se saisit du dossier. D'Argenson pouvait alors écrire : « Le sieur de Buffon... a la tête tournée du chagrin que lui donne le succès de son livre. Les dévots sont furieux et veulent le faire brûler par la main du bourreau. Véritablement il contredit la Genèse en tout ». Pour éviter une condamnation Buffon accepta de rédiger une mise au point où il affirma croire « très fermement tout ce qui est rapporté (par l'Écriture) sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits » et n'avoir présenté ses théories « que comme un pure supposition philosophique ». Cette rétractation figura à partir de 1753 et pendant près de trente ans dans les éditions ultérieures de l'*Histoire naturelle*. Moyennant ce sauf-conduit, Buffon republia les textes incriminés sans y changer un mot.

En 1749 Buffon avait présumé que le soleil avait été jadis heurté obliquement par une comète et qu'il avait laissé échapper un « torrent » de matière liquide qui s'était lui-même divisé en globes animés d'une rotation rapide. En 1778, dans les *Époques de la nature*, il affine sa théorie de la terre et démontre que toute l'histoire géologique de notre planète s'explique par son refroidissement progressif. Dès lors il ne peut éviter la question de l'âge de la terre qu'il avait esquivée en 1749. Au terme de calculs minutieux il parvient à compter 74 832 ans depuis sa formation jusqu'à sa température actuelle. La vie y serait née 35 983 ans après sa formation.

Jacques Roger, dans sa remarquable biographie de Buffon, a montré que le sieur de Montbard n'avait pas été satisfait de ces estimations chiffrées et qu'il avait repris ses calculs, essayant différentes hypothèses et parvenant à des évaluations de plus en plus hautes : 7 ou 800 000 ans, voire davantage. Ce sont les manuscrits des *Époques de la nature* qui portent la trace de ces hésitations. Mais Buffon ne les reporta pas sur le texte imprimé où la terre retrouva un âge d'environ 75 000 ans. Pourquoi cette timidité, s'interroge

Jacques Roger, « 75 000 ans étaient aussi scandaleux que 10 millions » ? Apparemment, pour ne pas choquer les habitudes intellectuelles de ses contemporains et ne pas les plonger « dans le sombre abîme du temps ». Le manuscrit édité par Jacques Roger porte notamment ce conseil que Buffon se donna à lui-même : « Quoiqu'il soit très vrai que plus nous étendrons le temps et plus nous nous rapprocherons de la vérité et de la réalité de l'emploi qu'en fait la nature, néanmoins il faut le raccourcir autant qu'il est possible pour se conformer à la puissance limitée de notre intelligence ».

La science donne maintenant à la terre un âge d'environ 4 milliards d'années. Nous sommes évidemment très loin des estimations, même les plus allongées, de Buffon. Il reste qu'il fit sauter un verrou qui bloquait jusque là l'étude scientifique du passé de notre planète et ce verrou était constitué par la lecture littérale des premiers chapitres de la Genèse considérée comme un ouvrage « historique ». Comme déjà trente ans plus tôt, Buffon fut en butte en 1779, à la suite de la publication des *Époques de la nature*, aux attaques de certains défenseurs de la religion. Il était certes plus difficile de s'en prendre à lui qu'en 1749. Car il était devenu illustre, avait toujours parlé avec respect du Créateur et n'avait pas participé à l'*Encyclopédie*. Néanmoins des théologiens de la Sorbonne constatèrent que « ses principes généraux sur la manière d'entendre l'Écriture » étaient inacceptables et que ses « différentes époques... n'ont aucun rapport avec les différents jours de la création, ni pour l'ordre du temps, ni pour les circonstances des faits ». Encore une fois Buffon signa une rétractation qu'il promit de publier en tête de son prochain volume. Cette fois il ne tint pas sa promesse. Mais la Faculté de théologie la publia en 1780 dans une brochure latine consacrée à l'affaire, laquelle s'arrêta là. On n'était plus au temps de Galilée.

Quand il sentit sa mort approcher, Buffon en 1788 tint à recevoir les sacrements de l'Église. Était-ce par simple respect de l'ordre établi ? Il sera toujours impossible de répondre à cette question. Mais il a probablement exprimé sa conviction la plus profonde lorsqu'il a écrit dans les *Époques de la nature* : « Plus j'ai pénétré dans le sein de la nature, plus j'ai admiré et profondément respecté son Auteur, mais un respect aveugle serait superstition : la vraie religion suppose au contraire un respect éclairé ». Il faut « nous écarter de cette sainte tradition... quand la lettre tue, c'est-à-dire quand elle paraît directement opposée à la saine raison et à la vérité des faits de la nature ». L'âge de la terre dont on commençait à mesurer l'étendue tendait à reléguer désormais au rang des légendes une humanité primitive au statut quasi divin placée dans un jardin féerique.

## 2. Le millénarisme dans les premiers siècles de l'Église

On ne s'étonnera pas, je l'espère, de me voir remonter le temps en deça des limites chronologiques de ma spécialité. Car il est impossible de compren-

dre les thèmes et les manifestations millénaristes si l'on n'a pas d'abord mis en place les éléments et les personnages fondateurs de cette espérance.

La croyance au règne messianique ayant dérivé des milieux judaïques au christianisme, c'est l'*Apocalypse* de st Jean (20, 1-15) qui fixa de manière définitive la durée de ce règne à mille ans. L'auteur voit en effet un ange descendre du ciel et enchaîner le Dragon « pour mille années ». Alors les martyrs et tous ceux qui refusèrent d'adorer la Bête et son image « reprirent vie et régnèrent avec le Christ mille années. C'est la première résurrection... Les autres ne purent reprendre vie avant l'achèvement des mille années... Les mille ans écoulés, Satan, relâché de sa prison, s'en ira séduire les nations ». Interviendront bientôt l'ultime bataille avant la résurrection — celle de tous les morts — et le jugement général.

On retrouve l'enseignement millénariste dans les écrits de Papias, évêque de Hiérapolis au début du second siècle. Son ouvrage, *Explication des paroles du Seigneur*, est perdu. Mais des fragments en ont été transmis par Eusèbe de Césarée († 340) dans son *Histoire ecclésiastique*. On lit dans celle-ci que Papias recueillit par tradition orale « des paroles étranges du Sauveur et d'autres doctrines plus ésotériques. Entre autres, il dit qu'il y aura un millénaire d'années après la résurrection des corps, le royaume du Christ devant exister corporellement sur cette terre ». Eusèbe pense que Papias « a compris de travers les récits des apôtres et qu'il n'a pas saisi les choses dites par eux en figures et en symboles ». Mais il reconnaît que Papias « a été cause qu'un très grand nombre d'écrivains ecclésiastiques après lui ont adopté les mêmes opinions que lui... C'est là ce qui s'est produit pour Irénée ». C'est précisément par Irénée, selon qui Papias avait été un auditeur de st Jean, que nous connaissons une évocation du *millenium* faite par l'évêque de Hiérapolis :

« Il viendra des jours où des vignes croîtront, qui auront chacune dix mille ceps, et sur chaque cep dix mille branches et sur chaque branche dix mille bourgeons, et sur chaque bourgeon dix mille grappes, et sur chaque grappe dix mille grains, et chaque grain pressé donnera vingt-cinq métrètes (= mesures) de vin. Et lorsque l'un des saints cueillera une grappe, une autre grappe lui criera : je suis meilleure, cueille-moi et, par moi, bénis le Seigneur ! De même le grain de blé produira dix mille épis, chaque épi aura dix mille grains et chaque grain donnera cinq chénices de belle farine ; et il en sera de même, toute proportion gardée, pour les autres fruits, pour les semences et pour l'herbe. Et tous les animaux, usant de cette nourriture qu'ils recevront de la terre, vivront en paix et en harmonie les uns avec les autres et seront pleinement soumis aux hommes. »

Sont associés dans cette anticipation optimiste des spéculations sur le chiffre mille, un souvenir du paradis terrestre et un écho des prophéties d'Isaïe (11,6 et 35,7) : « le loup habitera avec l'agneau... Là où gîte le chacal, l'herbe deviendra roseau et papyrus ».

De Papias on passe à Justin, palestinien mort martyr à Rome vers 165. Son *Dialogue avec Tryphon* (surtout LXXIX,4 — LXXXI,3), rédigé vers 148, fait de lui l'un des grands témoins de la croyance au *millenium* dans les premières générations chrétiennes. « Pour moi, écrit-il, et les chrétiens d'orthodoxie intégrale, tant qu'ils sont, nous savons qu'une résurrection de la chair arrivera pendant mille ans dans Jérusalem rebâtie, décorée et agrandie, comme les prophètes Ezéchiel, Isaïe et les autres l'affirment ». Justin était donc persuadé de présenter à cet égard la doctrine chrétienne authentique. Dans la Jérusalem glorieuse du *millenium*, poursuit Justin,

« on n'entendra plus la voix du gémissement ni la voix de la plainte ; il n'y aura plus d'enfant né avant terme, ni de vieillard qui n'accomplisse son temps : le jeune homme aura cent ans et c'est à cent ans que le pécheur mourra par malédiction. On bâtira des maisons et on y habitera soi-même ; on plantera des vignes et on mangera soi-même leurs produits. Il n'arrivera pas qu'on bâtisse et que d'autres habitent, ou qu'on plante et que d'autres mangent. Mes élus ne peineront pas en vain, ils ne procréeront pas pour la malédiction, ils seront une race juste et bénie par le Seigneur et leurs enfants avec eux... Alors loups et agneaux paîtront ensemble, le lion comme un bœuf mangera le fourrage, et le serpent aura la poussière comme pain... »

Justin se réfère ensuite à la parole du psalmiste (« le jour du Seigneur est comme mille ans ») et il met cette formule en rapport avec l'histoire du monde qui, dans le plan de Dieu, doit récapituler la création (6 000 ans + 1 000 ans = 7 000 ans). Le millénaire de joie correspondra donc au repos divin du septième jour.

Après Justin le millénarisme chrétien des premiers siècles trouve en Irénée († vers 208) un défenseur éloquent, qui se présente comme le dépositaire de la tradition venue de st Jean et de Papias. C'est lui qui a donné « l'exposé le plus achevé de la typologie millénariste de la semaine sabbatique ». L'histoire du monde récapitulant celle de la création et un jour du Seigneur étant comme mille ans, il est manifeste pour Irénée qu'au terme de six mille années et après une période d'épreuves, Dieu apportera un temps de repos et de paix qui sera le septième millénaire. « Après que l'Antéchrist aura réduit le monde entier à l'état de désert, qu'il aura régné trois ans et six mois et qu'il aura siégé dans le temple de Jérusalem, le Seigneur viendra du haut du ciel, sur les nuées, dans la gloire de son Père, et il enverra dans l'étang de feu l'Antéchrist avec ses fidèles ; il inaugurerà en même temps pour les justes le temps du royaume, c'est-à-dire le repos, le septième jour sanctifié... ».

Irénée, à propos de ce temps de paix et de bonheur, cite longuement Isaïe 11,6-9 et 65,25 : « Le loup paîtra avec l'agneau, le léopard reposera avec le chevrier... L'enfant en bas âge mettra sa main dans le trou de la vipère... Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille, etc. ». Puis s'il s'en prend à ceux qui entendent ces textes « de façon métaphorique ». Il faut, assure-t-il, que, « lorsque le monde aura été rétabli dans son état premier, toutes les bêtes

sauvages obéissent à l'homme et lui soient soumises et qu'elles reviennent à la première nourriture donnée par Dieu de la manière qu'elles étaient soumises à Adam avant sa désobéissance et qu'elles mangeraient les fruits de la terre ».

Plus loin dans sa profession millénariste Irénée rappelle d'autres versets d'Isaïe (13,9 ; 6,12 ; 65,21) : « Le jour du Seigneur vient, porteur de mort, plein de fureur et de colère pour réduire la terre en désert et exterminer les pécheurs... Ceux qui auront été laissés se multiplieront sur la terre ; ils bâtiront des maisons et eux-mêmes les habiteront » et il déclare :

« Toutes les prophéties de ce genre se rapportent sans conteste à la résurrection des justes, qui aura lieu après l'avènement de l'Antéchrist et l'anéantissement des nations soumises à son autorité. Alors les justes règneront sur terre, croissant à la suite de l'apparition du Seigneur ; ils s'accoutumeront, grâce à lui, à saisir la gloire du Père et, dans ce royaume, accéderont au commerce des saints anges ainsi qu'à la communion et à l'union avec les réalités spirituelles. »

Irénée ne voit donc pas le royaume messianique comme un lieu et un temps de jouissances sensuelles. Néanmoins il ne le conçoit pas sans procréation. Ainsi la Jérusalem renouvelée préparera et annoncera la Jérusalem céleste définitive mais elle ne se confondra pas avec elle. Elle sera établie ici bas. « Ces événements, assure l'évêque de Lyon, ne sauraient se situer dans des lieux supra-célestes... mais ils se produiront aux temps du royaume, la terre ayant été renouvelée par le Seigneur et Jérusalem reconstruite à l'image de la Jérusalem céleste ». Citant ensuite l'*Apocalypse*, Irénée précise encore, afin d'éviter toute confusion entre la Jérusalem messianique et celle de l'éternité : « C'est après que ces choses auront eu lieu sur terre que Jean, l'apôtre du Seigneur, dit que descendra la Jérusalem nouvelle, celle d'en haut. De cette Jérusalem l'image était celle qui se trouvait dans la terre d'avant, dans laquelle les justes s'exerçaient à l'incorruptibilité ».

Rien de tout cela ne doit être entendu comme « allégorie ». Tel est pour l'évêque de Lyon l'enseignement traditionnel. Or il écrivit son ouvrage *Contre les hérésies* à la fin de sa vie, lorsqu'il était déjà en Gaule. Le millénarisme n'était donc pas seulement une doctrine couramment admise dans les communautés chrétiennes d'Orient. Il était aussi partagé par des chrétiens d'Occident, même s'il est vrai que Lyon comptait une importante communauté de chrétiens venus d'Asie mineure.

La tradition millénariste se retrouve encore au IV<sup>e</sup> siècle, et de façon presque pédagogique, dans les *Institutions divines* de l'apologiste Lactance (v. 260-v. 325), rhéteur païen converti au christianisme et devenu précepteur du fils de Constantin. Ses *Institutions divines* sont la première tentative d'exposition en latin de l'ensemble de la religion chrétienne. Or elles utilisent les oracles sibyllins pour valider des perspectives millénaristes. Lactance estime que le grand « jour de Dieu » est proche et que le terme des six mille ans n'est pas loin. Comme tous ses devanciers il se réfère au psaume 90 (89) :

« devant tes yeux, Seigneur, mille ans sont comme un jour » et il enchaîne : « De même que Dieu a travaillé pendant six jours à de si grandes œuvres, de même il est nécessaire qu'à la fin du sixième millénaire, toute malice disparaisse de la terre, que la justice règne mille ans et qu'il y ait tranquillité et repos des travaux que le monde supporte déjà depuis longtemps ».

Toutefois des années effroyables précéderont le règne terrestre du Christ conformément aux prédictions de l'*Apocalypse* : les moissons ne mûriront plus, les animaux périront, les étoiles tomberont du ciel. Ensuite Jésus viendra juger l'Antéchrist et les justes ressusciteront. Ce sera le retour aux *Saturnia regna*, l'âge d'or des anciens. Alors « tout sera calme et paisible ». La Sibylle Erithrée mise en scène par Lactance peut annoncer, en reprenant les termes d'Isaïe : « Dieu a fait la ville qu'il a désirée plus reluisante que les astres... Les loups et les agneaux mangeront ensemble dans les montagnes, les léopards paîtront avec les boucs..., les dragons reposeront avec les petits enfants ». Lactance précise encore :

« Après la résurrection, le Fils de Dieu règnera mille ans parmi les hommes et les gouvernera par un gouvernement très juste. Ceux qui vivront alors ne mourront pas, mais pendant mille ans engendreront une multitude innombrable ; quant aux ressuscités, ils présideront aux vivants comme des juges. Alors le soleil deviendra sept fois plus chaud que maintenant. La terre manifestera sa fécondité et produira spontanément des moissons abondantes. Le miel ruissellera des montagnes. Le vin coulera dans les ruisseaux. Le monde enfin sera dans la joie, libéré de l'empire du mal. Les bêtes ne se nourriront plus de sang. »

Nous voilà bien ici « en plein messianisme temporel à l'intérieur du christianisme ». Et Lactance d'insister : « Dieu donnera alors aux hommes une grande joie, car la terre, les arbres et les immenses troupeaux de brebis donneront aux hommes le vrai fruit, du vin, le miel le plus doux, le lait le plus blanc et le meilleur froment que puissent avoir les mortels... La terre des justes sera sainte, elle produira toutes choses en abondance, de suaves boissons jailliront des rochers, et un lait divin en découlera pour tous les justes ». Cette terre bénie et sans mal sera donc en même temps un pays de cocagne.

En revanche Augustin adopta une position opposée, l'incarnation du Sauveur, pensa-t-il, a fait commencer les mille ans de son règne terrestre (mille pouvant d'ailleurs signifier un nombre parfait). Ce règne sera suivi du jugement dernier et de l'avènement de la cité céleste qui n'aura pas de fin. Aujourd'hui ceux qui suivent la loi du Christ sont déjà ressuscités avec lui. Ils cherchent et goûtent dès maintenant les choses d'en haut. Toutefois ce royaume du millénaire est encore « en état de guerre » et l'on y est « aux prises avec l'ennemi » ; et il en sera ainsi « jusqu'à ce que l'on parvienne à ce royaume de toute paix où l'on règnera sans ennemi ». Il reste que « dès maintenant l'Eglise est le royaume du Christ ». Augustin refuse donc désormais d'entendre les mille ans mentionnés par l'*Apocalypse* « dans un sens

charnel ». Faisant remarquer que Jean, « à la manière des prophètes » a mélangé sens propre et expressions figurées, il assure qu'« un esprit attentif et rassis » doit pouvoir « par d'utiles et salutaires efforts atteindre le sens spirituel ». Le sens littéral ne peut être le lot que de la « paresse charnelle » et d'« intelligences incultes et inexercées ». La position finale de st Augustin et le débat sur le millénarisme durant les premiers siècles de l'Eglise ne se comprennent qu'à l'intérieur d'un contentieux plus vaste entre inspiration et institution. Ceux qui plaçaient la première avant la seconde privilégiaient la prophétie, l'attente prochaine du dénouement et le mépris de l'existence présente. Ils se préparaient au martyre, que suivrait bientôt le règne des saints sur une terre régénérée. Les seconds au contraire — et surtout à partir de la « Paix de l'Eglise » de 313 — voyaient l'institution ecclésiastique s'installer dans la durée et consolider ses structures pour s'adapter à sa nouvelle situation. La hiérarchie, maintenant épaulée par le pouvoir impérial, tint désormais en suspicion des annonces eschatologiques difficilement contrôlables qui ne pouvaient que déstabiliser les fidèles et dévaluer l'autorité du magistère.

J. D.

#### CONFÉRENCES

M. Delumeau a donné des cours ou des conférences : a) en France : à Cesson-Sévigné, Lyon, Paris, Rennes, Saint Germain-en-Laye, Saint-Ouen et Tours ; b) à l'étranger : à Bâle, Lausanne et Porrentruy ; à Madrid (à deux reprises et notamment dans le cadre des accords entre le Collège de France et la Casa Velasquez) ; à l'Université de San Marino (Italie) ; à Moscou et Saint-Pétersbourg (dans le cadre du Collège Universitaire français créé en Russie).

#### PUBLICATIONS

« Une histoire totale de la Renaissance », dans *The Journal of Medieval and Renaissance Studies* (Duke University), vol. 22 (Winter 1992), pp. 1-17.

« Le paradis terrestre au centre d'une culture », dans *Mélanges Pierre Chaunu*, Genève, Droz, 1992, pp. 235-241.

*La Confessione e il perdono*, trad. italienne de *l'Aveu et le pardon* : Ed. Paoline, Milan, 1992.

*A Confissão e o perdão*, trad. portugaise du même ouvrage : éd. Companhia das Letras, São Paulo, 1992.